

# AUGUSTE **DUPOUY**

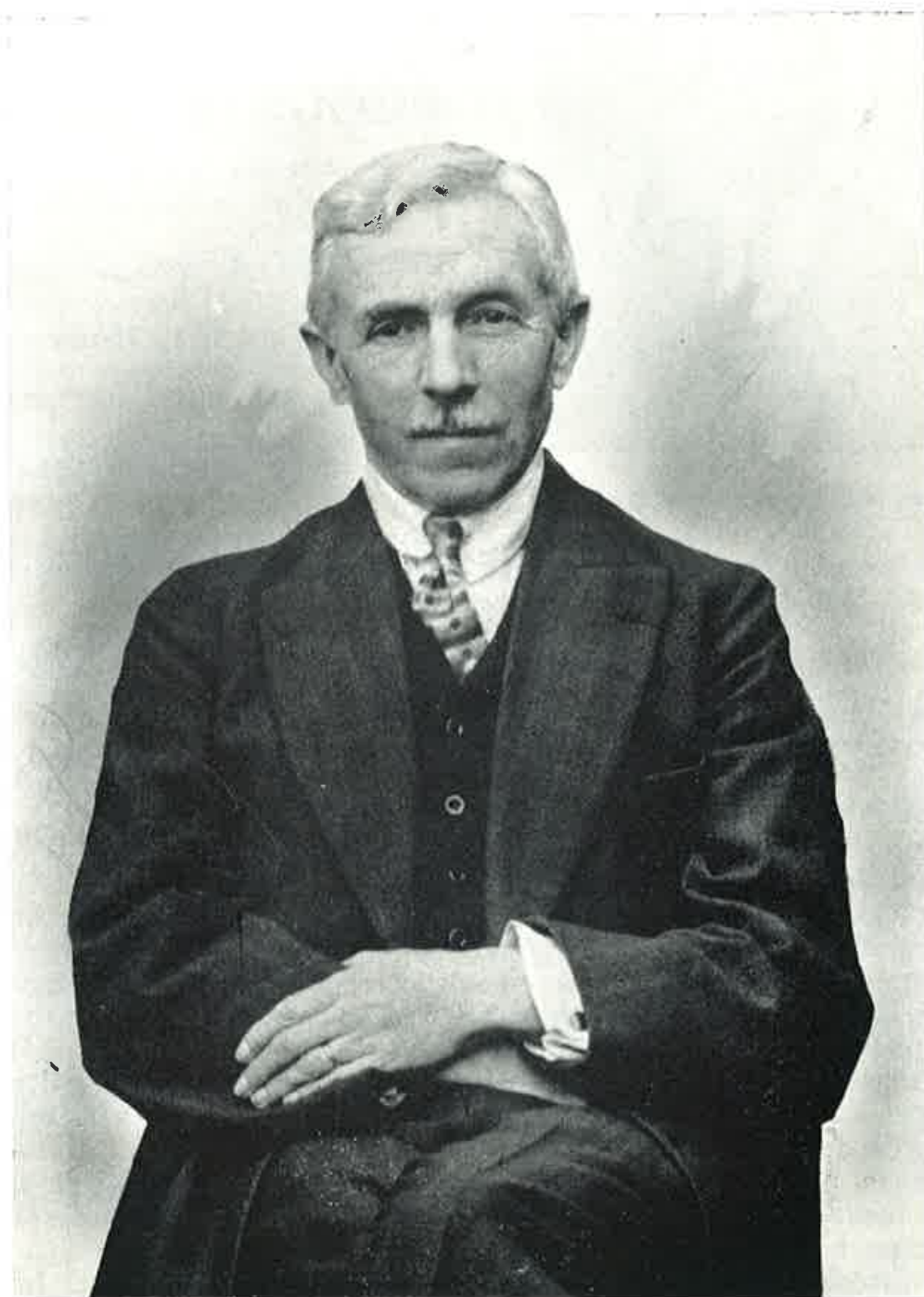
**1872-1967**

es Cahiers de l'IROISE



# **Auguste Dupouy**

**(1872-1967)**



Auguste Dupouy vers 1935



Auguste Dupouy en 1925

## HOMMAGE à AUGUSTE DUPOUY

par

Maurice DRUON  
de l'Académie française

**A**U mur du lycée où j'ai fait mes études, sur le rectangle de marbre qui conserve la mémoire des morts au combat pendant le dernier drame mondial, le nom de Dupouy est gravé deux fois. Pierre et Jean, comme dans un titre de Maupassant...

Jean, frère de Pierre, était mon camarade. Chaque octobre, il revenait de Saint-Guérolé, un peu bronzé par l'air breton, le regard chargé de la nostalgie de la mer. Nous nous attablions, côte à côte, devant les versions de Salluste ou les explications de Montaigne.

Auguste Dupouy, son père, enseignait les lettres en ce même lycée Michelet. Je ne fus jamais son élève. Et pourtant je le tiens, avec gratitude, pour un de mes premiers maîtres.

L'attention qu'il portait, par vocation, à la jeunesse, et qu'il concentrait, par affection, sur les amis de ses fils, nous pressait à le rejoindre, à la sortie des classes. Que de fois j'ai descendu, auprès de lui, les pentes de Vanves, par les rues plantées d'arbres, dans les soirs d'hiver piquetés de la lueur des réverbères, ou dans les douceurs grises de l'avant-printemps !

Faussement frileux, faussement frêle, cachant sous sa brève et fragile apparence cette énergie qui le conduirait jusqu'à devenir presque centenaire, il allait ainsi qu'un maître antique entouré de disciples à

peine adolescents ; et lui qui venait d'enseigner pendant quatre heures continuait de professer en marchant. Nous l'interrogeons sur Homère, sur César, sur Racine, sur le destin ; nous cherchions nos sentiers entre les voies impériales. Il écoutait sans lassitude et, chose plus précieuse encore, sans ironie, nos indignations sans étai, nos enthousiasmes sans étoffe, nos choix d'un jour, nos rêves grands comme le monde, nos jugements creux comme le vent. Il nous procurait le sentiment bienfaisant d'être pris au sérieux par un aîné magistral. Et de fait, à travers nos naïvetés, il observait sérieusement nos tendances réelles, nos aptitudes durables. Puis soudain, les fines et nombreuses rides de son visage s'organisaient en mobiles étoiles. Il annonçait d'un sourire qu'il allait parler. A courtes phrases, il redressait nos erreurs, fournissait notre esprit de meilleures mesures, nourrissait notre insatiable appétit d'apprendre.

Il avait écrit de bons livres, et même quelques-uns excellents. Je possède encore de lui un *Gallus*, où l'érudition se marie harmonieusement au roman. Et aussi un petit ouvrage, mais combien dense, combien riche de culture véritable, combien éclairé par l'amour de la pensée antique : *Rome et les Lettres latines*, qui me fut souvent une bonne introduction à mes lectures, dans ce domaine-là.

Cet homme était bon ; il tenait le savoir pour une richesse qu'il faut sans cesse partager. Que deux fils lui aient été enlevés sous l'oppression et l'inhumanité hitlériennes, alors qu'il avait consacré près de quarante années actives à former tant de jeunes gens selon un idéal d'humanisme et de liberté, est vraiment trop cruel ! Il vivait sa douleur sans se plaindre ; les Bretons ne gémissent pas.

Voici qu'Auguste Dupouy vient de s'éteindre, doyen, probablement, des romanciers français. Il était, depuis près d'une décennie, aveugle. Mais il en avait tant vu ! Peut-être ne souhaitait-il plus conserver du monde que les images des souvenirs ; et des visages de jeunes hommes, s'il avait dû les affronter du regard, lui eussent rendu trop durement évidentes d'irremplaçables absences.

Auguste Dupouy  
Pierre Dupouy  
Jean Dupouy...

Deux garçons enthousiastes tombés volontairement au service de la France ; un vieil homme plein de science et de sagesse qui ne vécut que pour le même service. Leurs noms, dans ma mémoire sont inséparables, et inséparablement liés à la notion de « vertu », au sens le plus fort, le plus noble du terme, son sens romain.





Concarneau, où naquit Auguste Dupouy en 1872

## Un brillant lycéen brestois : **Auguste Dupouy**

par Jean FOUCHER

**B** IEN que né à Concarneau, Auguste Dupouy avait des origines brestoises, du moins par sa grand'mère, Eugénie-Anne-Sophie François, née à Brest en 1809, qui épousa dans la même ville, le 31 mars 1851, Jean Dupouy, ex-caporal au 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine, maître magasinier de la marine, né à Urt (Basses-Pyrénées) le 14 août 1807, mort à Brest le 16 avril 1883.

Cette alliance basque et bretonne eut sans aucun doute une heureuse influence sur l'intelligence et les capacités exceptionnelles du grand humaniste breton.

Entré au Lycée de Brest au mois d'octobre 1881, en classe de 8<sup>e</sup>, Auguste Dupouy fut un élève particulièrement brillant. Nous reproduisons ci-dessous un extrait des palmarès qui fera rêver bien des parents :

**2 août 1882, classe de 8<sup>e</sup> :** 1<sup>er</sup> prix d'excellence — 2<sup>e</sup> prix de lecture — 1<sup>er</sup> prix de français — 1<sup>er</sup> prix d'histoire et géographie — 1<sup>er</sup> prix de sciences — 1<sup>er</sup> prix d'anglais — 1<sup>er</sup> accessit de dessin.

**4 août 1883, classe de 7<sup>e</sup> :** 1<sup>er</sup> prix d'excellence — 1<sup>er</sup> prix de français — 1<sup>er</sup> prix d'histoire et géographie — 2<sup>e</sup> accessit de sciences — 2<sup>e</sup> prix de sciences naturelles — 1<sup>er</sup> prix d'anglais — 1<sup>er</sup> accessit de dessin.

**2 août 1884, classe de 6<sup>e</sup> :** 1<sup>er</sup> prix d'excellence — 1<sup>er</sup> prix de français — 1<sup>er</sup> prix de latin — 1<sup>er</sup> prix d'histoire et géographie — 4<sup>e</sup> accessit de mathématiques — 1<sup>er</sup> prix de sciences — 1<sup>er</sup> prix d'anglais — 1<sup>er</sup> accessit de dessin — 1<sup>er</sup> prix d'écriture.

**1<sup>er</sup> août 1885, classe de 5<sup>e</sup> :** 1<sup>er</sup> prix d'excellence — 2<sup>e</sup> prix de français — 1<sup>er</sup> prix de thème latin — 1<sup>er</sup> prix de version latine — 1<sup>er</sup> prix d'histoire et géographie — 2<sup>e</sup> prix de mathématiques — 1<sup>er</sup> prix de sciences naturelles — 1<sup>er</sup> prix d'anglais — 1<sup>er</sup> accessit de dessin — 1<sup>er</sup> prix d'écriture.

**3 août 1886, classe de 4<sup>e</sup> :** 1<sup>er</sup> prix d'excellence — 2<sup>e</sup> prix de français — 1<sup>er</sup> prix de thème latin — 1<sup>er</sup> prix de version latine — 1<sup>er</sup> prix de grec — 1<sup>er</sup> prix d'histoire et géographie — 1<sup>er</sup> accessit de mathématiques — 1<sup>er</sup> accessit d'anglais — 1<sup>er</sup> prix de dessin.

**30 juillet 1887, classe de 3<sup>e</sup> :** 1<sup>er</sup> prix d'excellence — 2<sup>e</sup> prix de français — 1<sup>er</sup> prix de latin — 1<sup>er</sup> prix de grec — 1<sup>er</sup> prix d'histoire et géographie — 4<sup>e</sup> accessit de mathématiques — 2<sup>e</sup> prix de sciences physiques et naturelles — 1<sup>er</sup> accessit d'anglais — 2<sup>e</sup> prix de dessin.

**30 juillet 1888, classe de seconde :** 1<sup>er</sup> prix d'excellence — 2<sup>e</sup> prix de français — 1<sup>er</sup> prix de latin — 1<sup>er</sup> prix de grec — 1<sup>er</sup> prix d'histoire et géographie — 1<sup>er</sup> accessit de mathématiques — 2<sup>e</sup> prix de sciences physiques — 2<sup>e</sup> prix d'anglais — 2<sup>e</sup> prix de dessin.

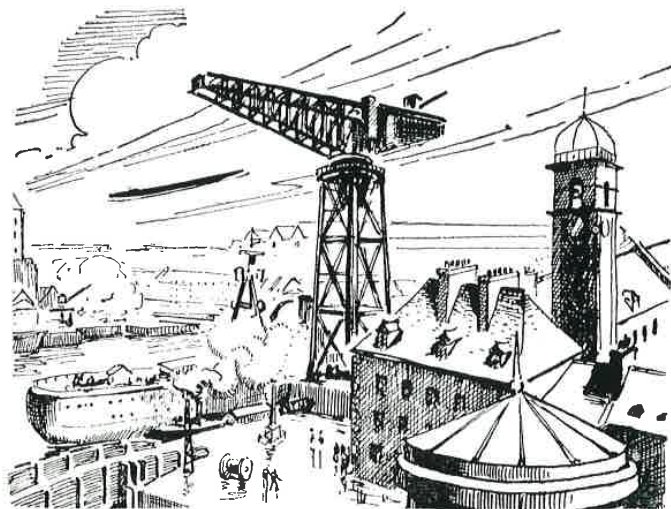
**27 juillet 1889, classe de rhétorique :** 1<sup>er</sup> prix d'excellence — 1<sup>er</sup> prix de dissertation française — 1<sup>er</sup> prix de latin — 1<sup>er</sup> prix de grec — 1<sup>er</sup> prix d'histoire et géographie — 1<sup>er</sup> prix de mathématiques — 2<sup>e</sup> accessit de chimie — 3<sup>e</sup> accessit d'anglais — 1<sup>er</sup> prix de dessin.

**2 août 1890, classe de philosophie :** Grand prix d'honneur offert par la ville de Brest à l'élève des cours littéraires qui s'est le plus distingué par son travail, sa conduite et ses succès — Prix de tableau d'honneur — 1<sup>er</sup> prix d'excellence — 1<sup>er</sup> prix de dissertation française — 1<sup>er</sup> prix d'histoire — 1<sup>er</sup> accessit de mathématiques — 1<sup>er</sup> prix de physique et chimie — 1<sup>er</sup> prix d'histoire naturelle — 1<sup>er</sup> prix d'anglais — 1<sup>er</sup> prix de dessin.

**Ainsi dans toutes les disciplines Auguste Dupouy fut incontestablement le plus doué et l'un des meilleurs élèves formés par notre Lycée brestois.**

**Comme son condisciple de l'époque, Elicio Colin, qui devint un célèbre géographe, il fit honneur aux éminents professeurs que furent Langeron, Calvet, Missoffe, qui contribuèrent, par l'excellence et la probité de leur enseignement, au grand renom du Lycée de Brest.**

Sources : Archives Municipales de Brest, série R, Etat civil de la ville de Brest.



Le vieux Brest que connut Auguste Dupouy

## Auguste Dupouy et son œuvre

par Louis OGÈS

 **UGUSTE DUPOUY**, l'éminent écrivain dont l'œuvre littéraire consacrée à la Bretagne et à la France est considérable, était le doyen des écrivains français.

Il naquit, le 29 novembre 1872, à Concarneau où son père était mareyeur. Malgré son nom qui évoque le pays basque, c'était un authentique Breton. Son grand-père vint habiter Brest vers 1840. Il épousa une brestoïse et implanta dans la presqu'île de Crozon la culture du petit pois, culture qui prit ensuite une grande extension. Son père, né à Brest, s'installa à Concarneau et épousa une femme de Lanriec qui portait le costume breton.

Le jeune Auguste passa ses huit premières années à Concarneau, puis, son père ayant été appelé à diriger une usine de conserves à Penmarc'h, toute sa famille l'y suivit. Il fit ses études au lycée de Brest puis à la Faculté de Rennes d'où il entra à l'Ecole normale supérieure en 1893. A sa sortie il fut nommé professeur de Lettres à Tulle, puis à Quimper où il enseigna pendant six ans, de 1897 à 1903. L'Université le mena ensuite à Angers, Reims, Rouen et Paris où il termina sa carrière au Lycée Louis Le Grand.

Chaque année les vacances le ramenaient à Saint-Guénolé où l'attendaient son bateau et ses amis les pêcheurs.

En mars 1946, il quitta Paris pour se fixer à Quimper. Il y arriva endeuillé par la mort de deux de ses enfants, Pierre et Jean-Marie, morts en déportation après avoir, dès les premiers mois de l'invasion, milité dans la Résistance et fait, dans un enthousiasme patriotique, tout leur devoir de français.

### ECRIVAIN ERUDIT ET CONSCIENCIEUX

Je voudrais, dans cet article, rendre hommage à Auguste Dupouy, écrivain éminent qui aimait d'un même amour sa Bretagne natale et la France, et dire ce que fut sa vie d'homme de Lettres, d'humaniste et de chantre de la Bretagne.

Ceux qui l'ont connu ont été frappés par son visage rayonnant d'intelligence et de bonté, par l'intérêt de sa conversation au cours de laquelle il égrenait ses souvenirs, se critiquant lui-même avec une douce ironie, ne laissant deviner ni la profondeur de son érudition ni la qualité et la variété de son œuvre littéraire. Sa grande modestie fut cause qu'il n'avait en France, ni même en Bretagne, la place que méritaient son talent, sa personnalité, son labeur patient et désintéressé.

Son accueil était exquis de simplicité. Il recevait ses amis les deux mains tendues, avec une bonhomie souriante. Sa bonté s'apparentait aux plus hautes sagesse. C'était un psychologue profond, un observateur à qui rien n'échappait et qui avait avant tout le souci de la vérité. On ne s'adressait jamais en vain à son esprit averti, à son cœur largement ouvert.

## UNE ŒUVRE DE QUALITE, VARIEE ET PROFONDEMENT HUMAINE

L'œuvre d'A. Dupouy compte une cinquantaine de volumes. L'ensemble donne l'impression que l'on se trouve devant une grande et belle âme qui se livre sans détours. Sa vaste culture, son érudition, sa mémoire inépuisable, sa sensibilité de poète, sa recherche obstinée de la vérité, lui ont permis de produire une œuvre dont la valeur est indiscutée. J'ai toujours apprécié sa conversation, son savoir, son jugement sûr, sa grande bienveillance. Il n'a jamais recherché les honneurs. Charles Chassé me disait un jour : « Je ne connais à Dupouy qu'un seul défaut : sa trop grande modestie. »

La Bretagne et la mer ont inspiré une grande partie de son œuvre. On a dit de lui qu'il était « le missionnaire de la Bretagne et de la mer ». Il avait horreur des poncifs ; il s'est élevé bien des fois contre celui qui représente notre province comme un pays sans soleil, un pays triste où il pleut toujours. Ecrivain laborieux et fécond au style sans bavure, ayant le goût de l'observation directe, un jugement sûr et beaucoup de bon sens, l'action chez lui n'excluait pas la poésie, surtout quand elle se déroulait dans des décors de mer, de sable et de rochers.

## AUGUSTE DUPOUY ET LA BRETAGNE

La mort d'Auguste Dupouy fut une grande perte pour la Bretagne. Il l'a chérie d'une affection raisonnée comme l'ont chérie Ch. Le Goffic et A. Le Braz, mais tandis que ces écrivains se sont cantonnés dans la matière de Bretagne, Dupouy a fait dans son œuvre une large place à la France.

Les livres qu'il écrivit sur la Bretagne sont variés comme la Bretagne elle-même. Fortement attaché à son pays natal, il le connaissait, l'aimait passionnément, mais son amour ne l'aveuglait pas, il le jugeait avec clairvoyance ; sa piété filiale n'a jamais fait tort à la ressemblance. Il aimait la nature, son œuvre l'atteste, mais il nous a rendu les êtres et les choses tels qu'ils sont, sans les transfigurer. Tous ses ouvrages écrits en une langue claire et précise, sont le fruit d'une importante et sûre documentation.

Dupouy a toujours parlé de la Bretagne en fils respectueux et tendre. C'était un intellectuel breton imprégné de culture latine. Son « Histoire de Bretagne », les nombreux ouvrages qu'il a écrits sur sa province natale, demeurent le témoignage d'un régionalisme fervent.

Dans une lettre qu'il m'écrivait en 1942, il dit en termes heureux sa conception de la Bretagne : « La Bretagne est une très grande personne qui a beaucoup vécu sur son propre fonds, mais intellectuellement alimentée pour l'essentiel par l'éducation française qu'elle a d'ailleurs su adapter à ses propres besoins. »

Il collaborait régulièrement à la « **Dépêche de Brest** » puis au « **Télégramme** ». Cette collaboration très appréciée des lecteurs, remontait à 1898 : elle a duré 65 ans. Il y traita surtout de questions bretonnes. En 1961, une cécité à peu près totale l'obligea à interrompre ses travaux. Ce qui lui fut le plus pénible, me disait-il, ce fut de ne plus publier d'articles dans le « **Télégramme** ».

Nul autre écrivain n'eut comme lui la passion de la mer ; c'est ce qui lui a permis de dérouler dans ses livres le film vivant, mouvementé et pittoresque, des activités que la mer a suscitées parmi les pêcheurs dont, mieux que personne, il connaissait la personnalité et la rude vie.

Son « **Histoire de Bretagne** », depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, longuement étudiée et préparée, ressuscite le vrai visage de notre province et témoigne d'une sincérité et d'un esprit critique remarquables. Beaucoup d'historiens de profession gagneraient à l'imiter.

**Souvenirs d'un pêcheur en eau salée**, écrit au déclin de son activité, est le plus jeune, le plus vivant, le plus enthousiaste de ses ouvrages.

A mon sens, Dupouy doit être classé parmi les Bretons les plus illustres, après ses maîtres, Chateaubriand et Lamennais.





**Auguste Dupouy face à l'Académicien Georges Lecomte  
au jubilé d'A. Dupouy à Paris**

(Photo F. Rousseaux)

### **CITOYEN DE PENMARC'H**

Il a beaucoup écrit sur le pays de Penmarc'h qu'il affectionnait particulièrement. Plusieurs de ses œuvres lui sont consacrées. Ses vacances universitaires, il les passait à Saint-Guénolé, dans sa maison du Lestr, face à la baie d'Audierne dont il aimait la courbe si pure s'étendant jusqu'à la Pointe du Raz, s'imprégnant de cette nature

farouche et de l'âme un peu fruste des pêcheurs, ses amis qui l'appelaient familièrement Auguste.

Il passa sa retraite entre Quimper et Saint-Guérolé où il lui arriva de passer l'hiver. Il m'écrivait le 20 décembre 1961 : « Des parisiens et même des quimpérois m'admirent de passer ici l'hiver. Je vous dirai que le buste protégé d'une triple laine, les jambes d'une couverture et les pieds de peau de lapin, je ne me suis pas encore astreint à chauffer mon bureau. Tout en noircissant du papier, je regarde avec une admiration jamais lassée, les houles du large rouler avec une lenteur majestueuse jusqu'à la côte et, de leur déferlement, envelopper, coiffer le double rocher du Lestr ».

#### OUVRAGES SUR LA BRETAGNE

Je ne saurais lui rendre meilleur hommage que de citer, par ordre chronologique, les ouvrages qu'il a consacrés à la Bretagne : **Pêcheurs bretons** (1920) ; **Brest et Lorient** (1922) ; **Le Breton Yves de Kerguelen** (1929) ; **Histoire de Bretagne** (1932) ; **Face au couchant : Brest, la côte et les îles** (1936) ; **La Cornouaille** (1936) ; **La Basse-Bretagne** (1940) ; **Michelet en Bretagne** (1947) ; **Brodeurs, brodeuses et broderies** (1947) ; **Pêcheurs en eau salée** (1953) ; **Brocéliande** (1932), en collaboration avec Charles Le Goffic ; **Visages de la Bretagne** (1941), en collaboration avec Charles Chassé, Henri Waquet et Camille Vallaux ; **Mémorial** (sans date), ouvrage consacré au souvenir de ses deux enfants, Pierre et Jean-Marie, morts pour la France.

Mentionnons encore plusieurs romans, dont l'action se passe en Bretagne : **Le chemin de ronde** ; **La paix des champs** ; **L'affligé** ; **L'homme de la Palud**.

#### LATINISTE ET FERVENT ADMIRATEUR DES LETTRES FRANÇAISES

Chez Dupouy, le culte de la Bretagne est inséparable de celui de la France. La qualité de son œuvre a fait de lui l'un des bons écrivains de notre temps. Sa valeur est reconnue par les gens cultivés et les latinistes qui, souvent se réfèrent à ses ouvrages. Plusieurs de ses livres ont été couronnés par l'Académie française ; en 1952, le Grand prix de l'Académie française lui a été décerné pour l'ensemble de son œuvre.

Cette œuvre est considérable. Citons : **France et Allemagne, littératures comparées** ; **Rome et les Lettres latines** ; **Horace** ; **Géographie des Lettres françaises** ; **La poésie de la mer dans la littérature française** ; **Visages de l'Île-de-France** ; **Paris**, en collaboration avec Jean de la Monneraye et Roger-Armand Weigert ; **La pêche maritime et le pêcheur en mer** ; etc.

En 1965, Radio-Luxembourg avait chargé l'Académie de Bretagne de choisir le candidat breton qui prendrait part au concours national de la meilleure pièce de théâtre. L'Académie bretonne avait à choisir entre 222 manuscrits. Le prix régional fut attribué à Auguste Dupouy pour sa pièce de théâtre inédite : **Du bruit dans Mycène**.

#### JUBILE LITTÉRAIRE

Le jubilé littéraire d'Auguste Dupouy fut célébré en 1952 à Quimper et à Paris. Il réunit autour de lui une foule d'amis venus apporter leur témoignage d'admiration et d'amitié au grand écrivain, à l'homme cultivé et consciencieux, au père qui avait donné à la Patrie, deux de ses fils morts en déportation.

Il reçut ses admirateurs avec la bonhomie souriante, la grande amabilité qui le caractérisaient. Quimper lui offrit l'admiration de la Bretagne et Paris l'admiration de la France.

Auguste Dupouy mourut à Quimper le 12 avril 1967, dans sa 95<sup>e</sup> année. Il repose dans le caveau de famille, au cimetière de ce Penmarc'h qu'il avait tant aimé.

Jean-Julien LEMORDANT

## C'est à Saint-Guérolé, en Penmarc'h...

**C'**EST à Saint-Guérolé, en Penmarc'h, par une somptueuse matinée d'août que, pour la première fois, j'ai rencontré Auguste Dupouy. Muni des engins nécessaires, il se dirigeait vers les rochers de Notre-Dame de la Joie, pour se griser d'air et de lumière en s'abandonnant aux paisibles émotions de la pêche aux crevettes. Très jeune et de taille moyenne, il était vêtu d'une veste de toile teinte en rouge vénitien et d'une culotte courte, de même couleur, qui laissait voir des jambes aux muscles formes, aux tendons saillants. Son visage, que le soleil n'avait pas encore bronzé, conservait la pâleur acquise par les longues soirées de travail passées sous la lueur des lampes, montrait des traits au dessin net, ciselés avec précision, comme dans un buste de Donatello, un front large, des cheveux bousculés par le vent, une bouche souvent plissée par une moue ironique, des yeux inquisiteurs, avides de tout saisir, qui, dès qu'un interlocuteur parlait, devenaient soudain immobiles et, comme détachés des choses extérieures, ne semblaient plus suivre que les mouvements de la pensée en action.

Ce Breton, de constitution nerveuse, d'esprit fin, d'intelligence vive, passionnée, révélait immédiatement, emporté par sa fougue et sans le vouloir, l'étendue de sa culture et la variété de ses dons : une aisance peu commune dans le maniement des idées, un esprit critique toujours en alerte et une prédilection marquée pour les joutes intellectuelles, le tout agrémenté d'une désinvolture charmante propre à la jeunesse, voire même, si la discussion s'échauffait, d'une certaine impertinence, délicatement dosée, envers le contradictoire récalcitrant.

Telles furent mes premières impressions en présence de ce jeune écrivain, professeur au Lycée de Quimper depuis plusieurs années déjà, et qui venait de publier un volume de vers, « Partances », chaleureusement loué par la critique.

Je devais le retrouver plus tard, toujours à Penmarc'h, dans une circonstance qui aurait pu devenir tragique.

Septembre était venu et, comme en cette indécise journée la pêche avait été nulle, les barques regagnaient le port les unes après les autres, plus tôt que de coutume. Le vent devenait agressif, des nuages blancs brodés de noir masquaient le soleil, et une houle légère commençait à faire onduler l'immense surface des flots. Face aux rocs de Tal-Ifern, les occupants d'une frêle chaloupe continuaient à capturer des poissons. Les marins, éparpillés sur la dune et qui sentaient venir l'orage, s'inquiétaient. « Ne craignez rien, leur dit le père Auffret, patron du bateau de sauvetage, c'est la barque d'Auguste Dupouy, et le gaillard sait parer au grain ».

Auguste Dupouy était en effet un excellent marin, un fin manœuvrier, et la côte lui était familière. Cette fois encore, il rentra assez vite pour éviter le danger, non sans avoir eu la malicieuse satisfaction de voir la première lame qui déferlait dans la grande passe, saluer le dernier bond de sa barque hors des brisants par l'envoi rageur, coléreux, mais tard venu, d'un respectable paquet d'embruns.





Auguste Dupouy ne dédaignait pas cette sorte de lutte où sa volonté trouvait à s'exercer.

Ce contact répété avec le peuple de la mer, cette intimité avec des lascars ayant conservé toute leur vigueur physique et toute leur énergie morale et qui, à cette époque de la navigation à voiles, abandonnaient chaque jour les flancs de leur barque au rythme apaisé d'une mer caline ou, au contraire, devaient lui livrer des assauts souvent mortels lorsqu'elle se dressait, implacable et perfide dans ses impérieuses colères.

Cette existence dans l'une des régions les plus rudes les plus grandioses de la côte bretonne, près de ces hommes intrépides aussi simples dans leur face à face avec l'océan, leur héroïsme que dans leur vie ordinaire, ont inspiré à Auguste Dupouy des études subtiles, et toute une série d'évocations puissantes de la race et du sol. Nul sentimentalisme chez ce parfait écrivain ; un examen lucide, attentif, un style ample, souple, une prose châtiée.

Les fortes impressions qu'il éprouvait et dont son esprit curieux se plaisait à dissocier la trame par une analyse souvent acerbe, devaient également lui fournir pour ses œuvres d'imagination les éléments d'un type aussi pleinement réussi que ce Scraffich du « Chemin de ronde », pauvre adolescent, maigre, chétif, dépourvu de toute apparence corporelle, surnommé « puceron » par ses camarades, constamment bousculé, raillé, dans un milieu où la force, indispensable aux durs labeurs, règne en maîtresse. Et pourtant, ce gringalet ulcéré de sa disgrâce, de sa mise à l'index, refuse de s'incliner, de s'avouer vaincu ; il lutte seul contre tout et contre tous, même contre sa mère que son incurable faiblesse désespère, et par la ruse, l'adresse, une ténacité qu'aucun échec ne rebute, il finit par vaincre le dédain de ses robustes aînés que sa constance impressionne. L'un d'entre eux accepte de le prendre comme mousse. Son but est atteint et, soudain transformé, il entrevoit le moment où à son tour il sera un homme parmi d'autres hommes.

Il faut avoir éprouvé soi-même certaines sensations pour décrire, comme le fait Auguste Dupouy dans ce récit, le trouble émerveillé que procure à Scraffich ce qu'il voit et ce qu'il entend lors de son premier départ vers le large, avant la naissance de l'aube : l'abordage, en pleine nuit, de la barque mouillée au milieu du port, le bruit grave de la chaîne dans le silence, les gestes ordonnés de tous, puis le battement des voiles qu'on hisse et qui aux marins, tirant sur les cordages, la tête renversée en arrière, semblent monter, monter jusqu'aux étoiles...

L'humaniste, le poète, le critique d'art seront étudiés dans cette revue. Je me bornerai à noter le véritable esprit créateur qui anime son roman « L'Affligé ». Un trait de caractère prêté à son personnage principal devait lui permettre d'approfondir, de disséquer cette lancinante inquiétude qui tracasse le Breton, altère et transforme en peine ce qui pourrait s'épanouir en joie. Et aussi, les choses sont liées, cette insatisfaction de lui-même, ce dédain du résultat acquis, cet élan sans espoir et toujours renouvelé vers l'inaccessible, cette poussée instinctive, forcenée vers l'absolu qui font paraître indigents les résultats de la vie la plus favorisée par le destin.

Certes, Chateaubriand, à sa manière, dans un style somptueux, et plus près de nous, Charles Le Goffic dans plusieurs de ses œuvres, et toute une série d'articles d'une qualité exceptionnelle, ont analysé cette particularité de l'âme bretonne, cet entremêlement du rêve et de l'action.

Mais, dans son roman, Auguste Dupouy débride le mobile des actes avec une lucidité cruelle, une morne acuité qui révèlent chez l'auteur des dons rares, et confère à cette œuvre une véritable originalité.

La vie d'Auguste Dupouy vouée tout entière et avec un absolu désintéressement au service de la pensée, fut assombrie par la fin tragique de deux de ses fils, morts en déportation après avoir subis des tourments qui usent le corps et torturent l'esprit.

Ma dernière visite à Auguste Dupouy à Penmarc'h, dans sa charmante demeure, fut amère. Ses maux augmentaient chaque jour, se glissant sournoisement dans tout l'être de celui qu'ils voulaient détruire. Et nous qui, jadis, sur cette même terre, dans ce même studio orné de meubles et d'objets d'art sélectionnés au cours des ans, discussions avec tant d'ardeur, opposant des raisons à des raisons, nous étions immobiles et comme figés dans nos fauteuils. Nos mains unies, fortement jointes, traduisaient seules, par leur pression, ce que nos cœurs angoissés n'osaient permettre à la parole d'exprimer.

← Crépuscule sur Penmarc'h (Photo J.-C. Baron)



M<sup>mo</sup> Auguste Dupouy était là, droite, ferme dans son immense détresse, s'efforçant, comme à l'ordinaire, d'adoucir les souffrances morales et physiques de son époux par des paroles appropriées et des soins attentifs.

Au dehors, en cette journée d'août, le temps était radieux. Une douce chaleur émanait de la terre. Sur la lande, à la croûte dorée, des femmes de marins ravaudaient des filets bleus. Des enfants tumultueux jouaient. La mer indolente, berceuse, heurtait du clapotis de son écume blanche le rude épiderme brun des rocs du Lestern. Paix et lumière. Tout était joie et apaisement dans la nature indifférente à nos misères.

La vie s'éteint et se renouvelle. L'œuvre subsiste. Celle d'Auguste Dupouy multiple, variée et d'un contenant robuste, vivra dans la mémoire des hommes.



Au cimetière de Penmarc'h



Auguste Dupouy sur son « Sfracic » avec son jeune fils Jean-Marie, disparu en 1945

## Auguste Dupouy et la Mer

par Anne SELLE

**L** dormait déjà son dernier sommeil, quand arriva, dans la petite chambre pleine de livres et de souvenirs, une personne de Saint-Guénolé. Après avoir accompli le rite du buis et de l'eau bénite, elle dit que, « dans son quartier », là-bas, chacun avait demandé tous les jours des nouvelles de « Monsieur Auguste » ; et dans les maisons comme à l'église, on avait beaucoup prié pour lui.

Cela me frappa vivement, car c'était là un touchant témoignage d'une ancienne et sincère affection. Les pêcheurs de la côte n'oublieraient pas leur ami.

Auguste Dupouy, né dans un port, n'avait jamais délaissé la mer, même lorsqu'il habitait Paris ou d'autres lieux où l'appelait sa profession, il revenait fidèlement à Saint-Guénolé-Penmarc'h, où l'attendaient sa maison sur la dune, son bateau, le vaste et beau paysage marin, et les pêcheurs qui le connaissaient depuis si longtemps.

Il était lui-même pêcheur depuis l'enfance. Ce n'était pas un vacancier, un touriste de passage qui, pour se distraire, s'essaye à des pêches fantaisistes. Il faut lire, dans

un de ses livres que j'aime le mieux : « Souvenirs d'un pêcheur en eau salée », les chapitres où s'expriment le goût, les joies et l'art, j'allais dire la science de la pêche en mer. Qu'il rappelle les petites parties de pêche à pied, ou les équipées plus sérieuses en canot, avec son frère et ses camarades, qu'il nous fasse part des difficultés, des astuces, des succès et des déceptions de la pêche au lieu, à la vieille, etc, on sent combien tout cela est vécu, combien tous ces plaisirs ont compté pour lui. Avec une souriante bonhomie, il voudrait même nous convaincre, nous entraîner à ces joies du bateau et de la ligne. Vers la fin du livre, il y a bien de la nostalgie :

« Quand retournerai-je là-bas ? Quand sentirai-je osciller sous mon pied la petite barque où nous avons, mes fils et moi, ressenti comme nulle part ailleurs l'ivresse de la liberté ? »

**Et plus loin :**

« La grève, la mer : mon grand amour, que rien n'a diminué, pas même l'âge ».

« O mes arrière-petits-fils, puissiez-vous, comme le maigre ancêtre qui s'épanouit et s'exalta si bien sur cette grève et cette mer, connaître les mêmes joies dans les mêmes parages ou en d'autres, s'il en est ailleurs d'aussi favorables ! »

**Concarneau, Saint-Guénolé, toute cette côte qu'il a aimée et si souvent parcourue, comment y vivre au ralenti, comment ne plus naviguer ni manier la ligne ou le filet ?**

« Je ne me vois pas si près de la mer, vieillissant en terrien comme certains retraits de ma connaissance qui errent d'une maison à l'autre, appuyés sur un bâton ou sur deux, à moins qu'ils ne se tiennent assis des heures, sous un mur ensoleillé, à l'abri du vent. Chaque âge a ses jouissances, grandes ou petites ; il faudra que je sois devenu bien impotent pour renoncer à celles que j'ai le plus aimées, bien sourd pour ne plus entendre l'appel de la grève quand l'extrême reflux la découvre, ou celui des Sirènes invisibles, qui s'ébrouent et se prélassent, en des heures de paix ineffable à la surface de la mer ».

**Regret des bateaux qu'il a possédés : « L'Espérance »... le « Scrafic ». Regret le plus douloureux, deuil des deux fils que l'infortune de la guerre a pris pour toujours.**

Mais Auguste Dupouy n'est pas seulement un amateur de la voile et du poisson. L'humaniste et le poète se superposent et se pénètrent, rejoignant le pêcheur de Saint-Guénolé. Il a pu écrire ce beau volume, « La poésie de la mer ». Il y a recueilli, de l'antiquité à nos jours, les poèmes ou les pages les plus imprégnées par l'amour de la mer. La mer retentissante... la mer couleur de vin...

Chez nous, ce sont des notations concises et maladroites de chroniqueurs qui savent seulement parler d'une « belle et riche flotte ». Puis « le voyage de Saint Brandan, qui relate un merveilleux voyage vers un paradis occidental. Les romans moyennageux font eux aussi quelque place à la mer, « la mer aventureuse »...

Les poètes de la Renaissance peupleront de tritons et de néréides les quelques strophes qu'ils consacreront à l'aventure marine. Les classiques évoquent « les eaux » sans en voir la beauté, mais seulement les dangers. Pourtant, souvenons-nous de ce vers d'« Iphigénie » si évocateur :

« Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames... »

**Au XVIII<sup>e</sup>, les poètes légers ont parfois fait allusion à la mer.**

**Auguste Dupouy cite de Léonard :**

« Assis sur la rive des mers,  
Quand je sens l'amoureux zéphyre  
Agiter doucement les airs  
Et souffler sur l'humide empire,

Je suis des yeux les voyageurs.  
A leur destin je porte envie.  
Le souvenir de ma patrie  
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame  
Qui frappe l'écume des flots.  
J'entends retentir dans mon âme  
Le chant joyeux des matelots... »



**Mais Chénier a vu Venise, Naples :**

« Partons, la voile est prête et Byzance m'appelle... »

**Voici deux vers pleins d'une musique évocatrice :**

« Ce matin j'ai trouvé parmi l'algue marine  
Une vaste coquille aux brillantes couleurs. »

**Et déjà c'est moins vague, il y a une précision des termes qui n'existait pas auparavant. Il a su, ce Grec transplanté :**

« Rêver seul en silence et regardant la mer... »

**Puis viendront Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand. Le Breton, qui a vu la mer dès l'enfance saura en tirer un parti littéraire, avec la somptuosité de son style Lamartine, Vigny, Hugo à leur tour en parleront et l'élèveront jusqu'au symbole ; mais il entre cette fois dans leurs vers le pittoresque de la vie maritime :**

« On voyait sur le pont des rouleaux de cordages,  
Monstrueux, qui semblaient des boas endormis... »

**Victor Hugo avait vu de près les ports, les bateaux, les grèves.  
Auguste Dupouy ne manque pas de citer Baudelaire :**

« Homme libre, toujours tu chériras la mer... »

**Le poème si bouleversant « L'Albatros », et « L'Invitation au voyage ».**

**Les Parnassiens, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, Frédéric Plessis, Heredia et ses riches sonnets ont eux aussi peint la mer et ses rivages, célébré :**

« L'ivresse de l'espace et du vent intrépide »...

**Et plus près de nous ? Tristan Corbière, qui bourlingua autour des rochers de Roscoff, les symbolistes, Jules Laforgue, Viélé-Griffin, Rimbaud et son bateau ivre ; Richepin, Valéry, et nos écrivains bretons : Le Goffic, Le Braz, Suarès. Et enfin Auguste Dupouy n'a garde d'oublier les chansons de marins, où peut-être s'exprima le mieux la puissante poésie de la mer, avec la dureté du métier, la joie des retours, l'insouciance ou la nostalgie des départs.**

**Poète, il l'est lui-même. Deux recueils de poèmes, rares aujourd'hui, l'ont révélé : « Partances », au titre évocateur, et ces « Chants de la Traversée » où, parmi des souvenirs intimes, il parle si bien de la Baie :**

« Les thoniers roses que l'on croise,  
Inclinant leur foc à babord,  
Laissent au loin pâlir le port  
Et voguent, voguent vers l'Iroise... »

**Poésie, mais sens du réel :**

« Ni le cormoran grave à mine de stylite  
Sur la pointe des rocs farouches ne médite,  
Ni la mouette aux essors souples ne jouit  
Des grâces de son vol dans le ciel ébloui ;  
Simplement ils ont faim. L'un guette et l'autre explore. »

**Mais oui, ces oiseaux sont en action de pêche, et, dit le poète :**

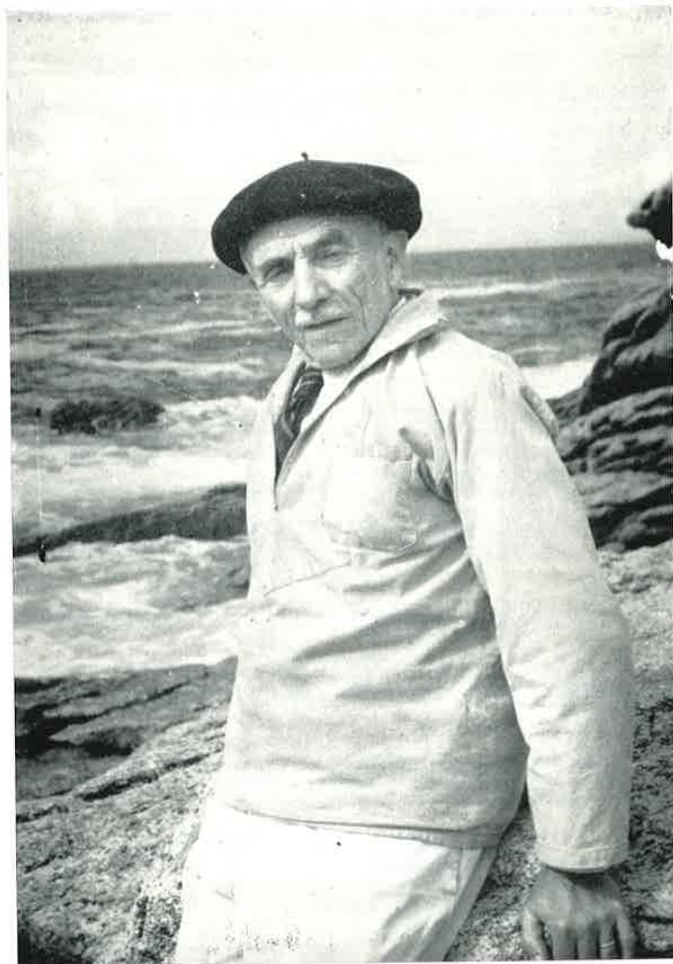
« ... nos forbans émergent avec  
L'argent vif du butin frétilant à leur bec. »

**Regret du bateau vendu :**

« Nous n'irons plus en mer : j'ai vendu l' « Espérance ».  
Coque, rames, mâture, et jeunesse, et chansons,  
Frasques d'aventuriers, farces de bons garçons,  
Et le rire du port aux matins de partance... »

**Dans toute son œuvre, c'est ce qui nous séduit, cette passion du vrai, de la réalité, qui n'exclut nullement l'élévation de la pensée au-dessus des contingences, et le sens**

de cette poésie du monde, fleurs, ciel, champs, mer ; poésie qu'il a distillée pour nous,  
aussi bien dans ses vers que dans ses romans et ses études diverses.  
Adieu, Auguste Dupouy, poète de la Mer...



Auguste Dupouy vers 1930 sur les rochers de Penmarc'h

## Simple hommage

... par Jeanne NABERT

**J**E n'ai connu qu'assez tard A. Dupouy, vers 1932. Je venais de publier un roman, « Le Cavalier de la mer », où maintes personnes de ma petite ville natale s'étant reconnues me vouaient aux Gémonies et à un procès. Bien qu'à la vérité j'eusse seulement à me reprocher mon inexpérience à laquelle avait aidé un trop grand empressement de l'éditeur, j'allais, rasant les murs comme une coupable, effrayée du scandale.

C'est alors que je pensais demander conseil à A. Dupouy, breton comme moi, dont j'avais aimé les romans et les vers. C'est tout à fait rassérénée que je sortis de l'audience qu'il m'accorda aussitôt. Indulgent à mon aventure, plutôt amusé, il jugeait seulement ma prose et mon amour de la Bretagne.

Nous devînmes les meilleurs amis du monde. C'est lui qui, avec Alphonse Siché, m'introduisit à la Société des gens de Lettres. Professeur comme mon mari, il habitait à quelques pas, dans la même rue. L'été, il regagnait Saint-Guénolé, et nous, notre retraite de Loctudy d'où nous pouvions encore voisiner. Du temps de la Résistance, ses deux fils, Pierre et Jean, guettés par la Gestapo, trouvèrent chez nous un trop court refuge. Nous les pleurâmes avec leurs parents, lorsque, victimes de leur générosité, il nous fallut les compter parmi les martyrs morts pour la France.

Ce qui frappe, quand on parcourt la longue liste des ouvrages d'A. Dupouy, c'est l'inlassable activité de l'homme de lettres où le professeur et l'écrivain breton se cédaient la place. On peut pourtant imaginer qu'après avoir donné à ses élèves « Rome » et « Les lettres latines » ou son « Horace », l'humaniste revenait, avec quelle joie, à son œuvre sur la Bretagne, comme un voyageur à sa terre natale.

L'humaniste se trahit pourtant encore dans ses romans. En relisant « L'Affligé », si celtique par ses personnages, ses paluds, ses manoirs de granit, on s'aperçoit que l'ancien normalien a transposé dans les brumes occidentales, avec la rivalité des frères De Trohanet et la haine maternelle de la châtelaine pour son fils disgracié, un sujet digne des tragiques grecs. Du moins peut-on prétendre que ce sombre drame, par son atmosphère violente et âpre, par son style direct et frémissant, aurait séduit l'auteur d'« Un prêtre marié » et de « L'ensorcelée ».

Laissons les amateurs du nouveau roman juger désuètes ces œuvres d'autrefois où l'on trouve des êtres vivants dans des paysages, et, pour tout dire, une histoire. Les classiques aussi sont désuets et pourtant on y reviendra toujours.

Aux romantiques aussi. Si les vers des « Chants de la traversée » et des « Portances » ont une facture et une facilité maintenant dépassées, on y goûtera toujours le sel de la mer et la tendresse humaine.

Romancier, poète, mais d'esprit net, chroniqueur et journaliste, Dupouy ne s'est pas, comme ses amis Le Braz et Le Goffic, attaché aux seules légendes et traditions plus ou moins poétisées de la Bretagne, mais, le plus souvent à sa réalité, à sa géographie, à son histoire, à ses industries et à ses ports, à ses marins et à ses paysans d'aujourd'hui.

Le réel a suffi à l'artiste sans l'enjolivement du folklore. S'il connaissait la moindre chapelle perdue entre les ormeaux centenaires, les manoirs et les derniers « penti », dans leurs courtils abandonnés, il suivait les progrès et les revendications de la Bretagne moderne. S'il a passionnément aimé la mer, ce n'était pas du seul amour platonique d'un poète, mais d'un amour de marin qui savait manœuvrer son bateau par tempête dans les passes dangereuses de Penmarc'h, pareil à ces loups de mer qu'il a si bien décrits.

Aussi reste-t-il le meilleur artisan des lettres bretonnes.

C'est à lui, à ses livres, à ses innombrables articles, à ses chroniques dans la presse, qu'il faudra toujours revenir pour mieux connaître le vrai visage de la Bretagne, son visage de rêve et de labeur.



... par Claude DERVENN

JE n'ai jamais oublié avec quel intérêt paternel Auguste Dupouy avait lu mes premiers poèmes ; la passion de la mer que je tentais d'y exprimer, il la portait en lui, nourrie par les heures qu'il passait à la barre de son bateau, devant Saint-Guénolé. Il m'ouvrit la porte de quelques revues de poésie, et celle aussi de la « Bretagne Touristique » à Saint-Brieuc ; grâce à lui, le bon Aubert devait y publier les premières pages de journalisme où je découvrais avec enthousiasme les châteaux, les églises, les grands souvenirs, de mon Morbihan ancestral.

Peu après, Auguste Dupouy s'offrit à me présenter à la Société des Gens de Lettres ; dès lors, il allait rester pour moi ce « Parrain » affectueux et de bon conseil, qui m'appelait sa « chère filleule ». Je lui dus, débutante intimidée, d'être introduite dans le bureau-sanctuaire de Montrouge, où, les dimanches matins, Charles Le Goffic, pareil à un vieux roi débonnaire à la barbe fleurie, accueillait de jeunes écrivains. On y parlait Bretagne et Poésie, ce qui est tout un depuis Marie de France...

D'autres que moi évoqueront le professeur

Dupouy, poursuivant une œuvre d'historien, de philosophe, de moraliste même, dont les romans et les études de mœurs ont fixé certains « moments » de la vie bretonne, avec un don d'observation et une probité rare.

Quand vint la guerre, j'étais au loin, en Indochine, et ce n'est que longtemps après, à mon retour en France, que nous pûmes confronter nos deuils. Des siens — deux de ses fils, résistants, tués par les Allemands — il ne parlait qu'avec pudeur qui voulait masquer le déchirement subi par lui et par sa femme.

Je le vis pour la dernière fois, il y a quelques étés, dans sa petite maison « blanche et bleue », de Saint-Guénolé. Il était déjà presque aveugle. Il ne se plaignait pas. Nous fîmes quelques pas ensemble, sur la lande au bout de laquelle il ne pouvait même plus distinguer cette mer qu'il avait tant aimée. Le breton latiniste, le biographe d'Horace et de Gallus, savait être stoïcien. Je retrouvais dans ses paroles cette bonté, cette droiture, cette dignité extrême de l'homme qu'il avait toujours été, et qui mérite de survivre dans les mémoires bretonnes.



## Essai de bibliographie d'Auguste Dupouy

- Partances (Edit. Lemerre). Première tranche du prix Archon-Despérouse.
- Chants de la Traversée (Edit. Table Ronde, Rennes). Prix d'Académie française.

### HISTOIRE ET CRITIQUE LITTÉRAIRES

- France et Allemagne - Littérature comparée (Edit. Delaplane).
- Alfred de Vigny (Edit. Larousse).
- Rome et les lettres latines (Edit. A. Colin). Prix de la Critique littéraire, décerné pour la première fois.
- Horace (Edit. B. Grasset).
- Carmen de Mérimée (Edit. Malfère).
- Géographie des lettres françaises (Edit. A. Colin).
- Elvire, inspiratrice de Lamartine (Edit. Taillandier).
- La Poésie de la mer dans la littérature française (Edit. Ariane).

### MER ET BRETAGNE

- Le Port de Rouen (Edit. Dunond, édition dirigée).
- Brest et Lorient.
- Pêcheurs bretons (Edit. de Boccard). Prix Marcelin Guérin.
- Face au couchant (Edit. Renaissance du Livre).
- Le Breton Yves de Kerguelén (Edit. Renaissance du Livre).
- Charcot (Edit. Plon).
- Histoire de la Bretagne (Edit. Boivin).
- Michelet en Bretagne (Edit. Horizons de France).
- Au Pays breton : la Cornouaille (Edit. de Gogord).
- La Basse-Bretagne (Edit. Arthaud).
- Costumes bretons (Edit. Alpina).
- Souvenirs d'un pêcheur en eau salée (Edit. Arthaud).
- La pêche maritime et la pêche en mer (Edit. A. Colin).

### ROMANS

- L'affligé (Edit. Ferenczi).
- La paix des champs (Edit. Ferenczi).
- Gallus (Edit. Ferenczi).
- Le chemin de ronde (Nouvelles) (Edit. Ferenczi).

### EN COLLABORATION AVEC HENRY DUPUY-MAZUEL

- 18 romans d'Histoire de France (Edit. A. Michel).

### EN COLLABORATION AVEC CHARLES LE GOFFIC

- Littérature française contemporaine (Edit. Larousse).
- Littérature universelle aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (Edit. Larousse).
- Brocéliande (Edit. Renaissance du Livre).



EN COLLABORATION AVEC JEAN DE LA MONNERAYE ET ROGER WERGERT

— Paris (Edit. Renaissance du Livre).

EN COLLABORATION AVEC CH. CHASSE, C. VALLAUX ET H. WAQUET

— Visages de la Bretagne (Edit. Horizons de France).

#### THEATRE

— Les Trachiniennes (traduit de Sophocle). Odéon, 1943 - Théâtre du Parc à Bruxelles, 1944 et 1949.

#### PRIX D'ENSEMBLE

— Prix Broquette-Gonin, 1940.  
— Prix Lasserre, 1941.  
— Prix de littérature régionaliste, 1942.  
— Prix Depau, 1943.  
— Prix Farey.  
— Prix Métais-Larivière.  
— Grande médaille de l'Académie de Marine, 1948.  
— Un des quatre grands Prix de l'Académie partagé avec : Paul Fort, Pierre Grosclaude et Lucien Fabre.

#### COLLABORATION AUX JOURNAUX

La Dépêche de Brest — Le Télégramme de Brest — Le Figaro — Paris-Midi — La Démocratie Nouvelle.

#### COLLABORATION AUX REVUES

Revue de Paris — Revue de France — Revue Bleue — Revue Universelle — L'Illustration — Le Monde Illustré — La Revue de Bretagne — La Nouvelle Revue de Bretagne — La Pensée bretonne — Les Cahiers de Piroise — Revue « Finistère » du Comité départemental du Tourisme, etc...



## Deux héros de la Résistance :

### Jean-Marie et Pierre Dupouy

par Louis OGÈS

*C'est pour vous rendre cette douceur de France que je suis tombé. Ceux qui me plaignent sont à plaindre.*

J.-M. Dupouy

**P** ARMI la foule des héros qu'engendra le mouvement de la Résistance française, il en est dont le rôle se révèle comme ayant été d'une grande efficacité. Je désire rendre hommage à deux jeunes gens, deux frères, qui symbolisèrent dans la Résistance les plus belles vertus de patriotisme, de courage, d'abnégation et de modestie. Il s'agit de Jean-Marie et Pierre Dupouy, fils de l'éminent écrivain à qui est consacrée la plus grande partie de ce numéro. On ne peut qu'être frappé par le parallélisme fraternel de leur destin.

Tous deux étaient rédacteurs à la Direction des Beaux-Arts, rattachée à l'Education nationale. Ils militèrent d'abord par la parole avant de se jeter à corps perdu dans la Résistance active. Leur père, qui leur avait inculqué une haute conception de l'honneur et du patriotisme, ne songea pas un instant à les en détourner.

Ils vinrent en Bretagne où les appelaient plus particulièrement leurs sentiments bretons et où ils savaient que la lutte contre l'envahisseur était acharnée.

#### LA LUTTE CLANDESTINE

Leur rôle dans la clandestinité fut efficace ; leur famille même ignorait l'essentiel de leur activité. Bannis volontaires, ils savaient qu'au maquis, la lutte devait être sourde et sans gloire, anonyme aussi.

Nous savons cependant par ceux qui les virent à l'œuvre, qu'ils furent de plusieurs coups durs et prirent part à de nombreux actes de sabotage.

D'abord agent permanent des corps-francs « Vengeance », Jean-Marie fut choisi comme chef des corps-francs du groupe « Vengeance » de Bretagne ; Pierre devint chef des corps-francs du groupe des Côtes-du-Nord.

M. Jean David, de Brest, placé sous leurs ordres, a donné sur leur compte ces renseignements : « Jean et Pierre Dupouy ont entrepris, à partir de novembre 1943, de remettre sur pied en Bretagne un mouvement d'action décapité. A ce titre ils recrutèrent, enseignèrent, donnèrent des ordres d'action... Je puis enfin ajouter ceci : sans leur action, le démarrage des corps-francs « Vengeance » n'aurait pas eu lieu. C'est



← Pierre DUPOUY en 1943



Jean-Marie DUPOUY →

sous leurs ordres que des équipes furent constituées, instruites et armées. Ces équipes furent à l'avant-garde du combat clandestin jusqu'à la Libération ».

Ils travaillèrent dans le canton de Pont-l'Abbé qu'ils connaissaient plus particulièrement, aux environs de Brest, à Guingamp, à Saint-Brieuc et à Rennes. C'est dans cette ville que, le 20 avril 1944, ils furent arrêtés par un autonomiste breton, Le Ruyet, qui travaillait pour le compte de la Gestapo.

#### SUR LE CHEMIN DE L'EXIL

Ils furent emprisonnés à Rennes où ils restèrent deux mois. Jean y connut les brutalités des nazis, il y subit leurs tortures raffinées, mais il ne parla pas.

M<sup>me</sup> Auguste Dupouy conserve comme des reliques les lettres écrites par ses enfants dans la prison de Rennes. Ils les écrivaient au crayon sur des feuilles de papier à cigarettes qu'ils inséraient dans les ourlets ou les coulisses de leur sac à linge qu'emportaient à chaque visite, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Ménéz, femme et fille du regretté écrivain, qui leur apportaient du ravitaillement.

Pierre fut transféré de Rennes à Compiègne le 21 juin ; Jean ne repartit que le 28. A Orléans, Pierre réussit à faire poster une lettre où il écrivait : « Notre convoi groupe une soixantaine de patriotes et tous fières de l'être. Nous sommes entre Bretons et le moral est bon. Après Compiègne, ce sera l'adieu à la France, le camp... »

« J'espère tenir. Le plus pénible sera de mener séparément le combat que j'ai mené coude à coude avec Jean. C'est un sacrifice de plus, pas le moindre... »

#### DANS LES CAMPS ALLEMANDS

Après un court séjour à Compiègne, tous deux partirent pour l'Allemagne où ce fut encore la séparation : Pierre fut envoyé en commando à Brême et Jean à Bremen-Farg.

Astreint à des travaux pénibles, Pierre tint merveilleusement au moral comme au physique. Ses malheureux compagnons et lui n'étaient même pas chaussés : ils se faisaient des patins de bois tenus aux pieds par des fils de fer.

A Bremen-Farg, Jean connut des jours encore plus durs. Sur la dénonciation d'un Russe qui prétendit qu'il s'était levé la nuit pour lui voler son pain, et malgré les protestations de tout le bloc, il reçut 25 coups de schlague dont il garda longtemps les traces. Les témoignages de ses compagnons le montrent plein d'espoir et de courage. Il mourut de la dysenterie et du typhus à l'infirmerie de Bergen-Belsen, le 20 avril 1945.

Quant à Pierre, après avoir été opéré d'un phlegmon à Nieugamme, il fut conduit à Lubeck et embarqué sur un paquebot allié : « le Cap Arcona ». Hélas ! le navire fut bombardé et coulé par les Anglais qui croyaient s'attaquer à des Allemands.

Les deux frères, qui s'aimaient comme des jumeaux disparurent à l'heure de la libération, alors qu'ils pouvaient espérer revoir bientôt la France et leur famille.

#### SOLDATS D'UNE FRANCE NEUVE ET LIBRE

Nous ne reproduirons pas in-extenso les admirables lettres que ces deux jeunes gens écrivirent dans la clandestinité et qui montrent la noblesse de leur caractère. Elles sont empreintes du patriotisme le plus fervent et mériteraient une place dans le Livre d'or de la Résistance française.

Annonçant à son frère Pierre qu'il entrait dans la Résistance active, Jean l'invitait à venir le rejoindre, le 29 août 1943 :

« Ce n'est pas le cœur léger que je quitte la vie facile que nous avons ici et que je donne aux parents et à vous tous des nuits plus blanches, des jours plus inquiets... Mais quoi ! Pendant que des peuples se construisent ou se détruisent, pendant que notre France peine et s'arc-boute contre un ennemi toujours plus cruel, pendant que des centaines de mille de nos compatriotes souffrent dans leur chair et dans leur âme, pendant qu'Auguste Gantier, notre vénérable ami, a montré, à nous les jeunes, le chemin du devoir et de la patrie, nous vivons des jours tranquilles, perdus en paroles et en velléités, sans qu'aucun de nos actes pèse sur l'ennemi. Qu'aurons-nous à répondre à la question terrible : « Qu'avez-vous fait pour soulager votre pays ? » Tu veux comme moi une

France neuve et libre. N'est-ce pas de nos mains que nous devons conquérir cette nouveauté et cette liberté ? »...

Puis Jean appelle son frère à l'action :

« Le sacrifice que je te demande est lourd, mais si tu savais quel bien-être on éprouve de rompre avec le « laisser-vivre » et de passer à l'action ! Naturellement, tu es libre de choisir et tu sais déjà que quelle que soit ta décision, mes sentiments de fraternité resteront les mêmes. Une fierté de plus d'être ton frère si c'est un « oui », voilà tout. Ne souffle mot de ceci à personne, surtout pas aux parents.

« Au revoir mon cher vieux Pierre. Quels beaux jours nous attendent ! »

#### LA HANTISE DE PENMARC'H

Le 22 novembre 1943, avant de partir pour une mission périlleuse, Jean écrit à ses parents une admirable lettre qui constitue en quelque sorte un testament :

« ... J'ai respiré votre exemple : la sainteté de maman, la simplicité laborieuse de papa. J'aimerais que vous compreniez combien je vous dois. Aujourd'hui il n'y a place dans mon cœur que pour un sentiment d'immense reconnaissance ».

Puis, c'est un hymne à la France où s'entremêlent ses souvenirs de jeunesse à Penmarc'h :

« J'ai mis par-dessus tout mon amour de la France. Notre-Dame la France, je vous sais gré de m'avoir pris pour soldat... Je pense au spectacle sublime du couchant sur le Ménez de Saint-Guérolé... On ne peut le contempler sans devenir plus qu'un homme : c'est la liberté même qui pénètre dans la chair...

« La façon dont je serai mort importe peu : mes actes seuls comptent et n'auront pas été inutiles s'ils veulent simplement par l'exemple.

... Je désire que mon nom soit inscrit sur le monument aux morts pour la France de la commune de Penmarc'h. »

Ce désir a été exécuté : son nom et celui de son frère figurent sur le beau monument que Penmarc'h a élevé à la gloire de ses enfants morts pour la France. Pour mieux conserver le souvenir de ces deux jeunes gens, leur nom a été donné à une rue de Saint-Guérolé où ils aimaient à revenir chaque été et dont le souvenir les hantait aux heures les plus sombres de leur calvaire.

Leur père a publié un « Mémorial » réservé aux membres de la famille et aux amis. Il rapporte, d'après les documents et les renseignements qu'il a pu recueillir, ce que fut l'activité patriotique de ses enfants et leur vie dans les camps nazis. « Ils avaient accepté de mourir pour la France, mais ils ne veulent pas être oubliés ».



Auguste Dupouy décoré pour ses fils aux Invalides  
par le Général Le Gentilhomme

## Lettres bretonnes...



*Xeni'vour eador.*

Ecole de Louisfert

... et pages d'histoire